



Édito

« Je n'ai pas essayé de reproduire la nature, je l'ai représentée », disait Paul Cézanne, qui ne peignait pas la vie mais rendait la peinture « vivante ». Marie-Hélène Lafon lui consacre un essai, et tous les écrivains que nous publions en cette rentrée pourraient reprendre les mots de Cézanne à leur compte : c'est à la représentation du monde, avec ce qu'elle suppose de regard, de singularité, de poésie et d'idées que Thomas B. Reverdy, Hugo Lindenberg, Grégoire Kauffmann, Alana S. Portero et nos autres auteurs se sont attachés. Quoi de mieux que la littérature pour comprendre le monde et les êtres qui l'habitent ?

Moins publier pour avoir le temps de mieux défendre. Vous y avez été sensibles les années précédentes, alors nous avons une fois encore restreint le nombre de titres et choisi de ne publier que neuf romans et deux essais, onze livres que nous savons suffisamment réussis pour se distinguer et trouver, chacun à sa manière, sa place et ses lecteurs. Nous les défendrons tous. Une production restreinte mais une programmation audacieuse, avec des livres qui respectent ce qui fait notre force : diversité des univers, des imaginaires, des écritures ; diversité des auteurs, reconnus, attendus, ou primo-romancières.

La rentrée littéraire est peut-être le seul temps de l'année où nous vivons tous la littérature au même rythme. Durant la période estivale, libraires et journalistes lisent les romans à paraître tandis qu'auteurs et éditeurs passent, eux, leur été à guetter, impatients, excités ou fébriles, les retours de lecture. Et à l'automne, nous assistons ensemble à ce qui s'est joué pendant ce temps suspendu. C'est donc une saison rare et précieuse qui est devenue un événement du calendrier culturel du pays – et une spécificité française.

Et comme c'est la tradition, je vous présente mes vœux d'avant l'été : bonnes lectures.

Alix Penent
Directrice éditoriale



Extrait...

« Il faut que je raconte tout depuis le début. Le début-début, comme dirait Lou. C'est la seule façon de comprendre comment il est entré dans notre vie. Notre vie à quatre et chacune de nos quatre vies. C'est la seule façon d'expliquer comment il les a foutues en l'air, l'air de rien. Mais pour qui nous sommes-nous pris, à croire que nous pouvions lutter face à lui, face à elles et tous leurs chefs réunis, tapis dans l'ombre sournoise de leurs bureaux? Pour qui nous sommes-nous pris? Je ne sais pas. Tout ce que je sais, c'est qu'il faut que je raconte depuis la lettre. Ou plutôt les lettres puisqu'il en a fallu une deuxième pour corriger la première. J'ai failli écrire pour corriger le tir, et c'est tout à fait ça. Fusil bien ajusté, œil sur le viseur avec nous quatre en ligne de mire. Cette lettre, je voudrais l'avoir égarée, perdue sous le canapé ou derrière un meuble de la cuisine, où elle aurait glissé avant de prendre la poussière et d'être grignotée par les mites qui saccagent sans pitié nos pulls et nos T-shirts. Mais mangent-elles le papier? Cette lettre, je voudrais ne l'avoir jamais ouverte. Parce que peut-être qu'ainsi il ne se serait rien passé. »

Amélie Cordonnier est l'auteurice de *Trancher*,
Un loup quelque part et *Pas ce soir* (Flammarion, 2018, 2020 et 2022).
Ses romans sont traduits en plusieurs langues.

Le livre...

La narratrice de ce roman a promis à ses enfants et à son mari d'un jour raconter ce qui a renversé leur vie de longs mois durant. Trois ans après les faits, Amélie Cordonnier tient parole et remonte le temps jusqu'à ce jour où tout a commencé. Il y a d'abord eu un courrier, pris pour une mauvaise plaisanterie. Alertée par un appel pour maltraitance, la protection de l'enfance la convoquait en famille pour s'assurer que son fils et sa fille étaient bien en sécurité dans leur foyer. Un simple coup de fil, de surcroît anonyme, pouvait donc provoquer l'envoi d'une lettre officielle vous mettant en demeure de démontrer que vous êtes de bons parents? Oui. La machine était lancée, et rien ne semblait devoir l'arrêter. Car comment prouver qu'on aime ses enfants?

Dans *En garde*, Amélie Cordonnier continue d'explorer ce qui se passe dans l'intimité de nos appartements. Elle met en scène l'étau qui se resserre autour d'une famille sous surveillance, dans une course aussi effrayante qu'haletante.

En garde

135x210, 240 pages, 20€

ISBN : 9782080429773 Parution le 23 août 2023



Amélie Cordonnier En garde



Flammarion





Extrait...

« Je réponds à un SMS par un émoji biceps. Je réponds de plus en plus souvent aux SMS par des émojis après avoir pourtant lutté contre pendant des années (les mots, rien que les mots), au point même d'avoir parfois envie de ne communiquer qu'en émojis, mais est-ce possible ?

Il y a assez d'émojis ou de combinaisons possibles pour répondre à un: *Je te quitte*, *Un incendie ravage l'Île-de-France*, *Je ne fêterai pas Noël avec vous cette année*. Si répondre par un émoji peut sembler inapproprié, c'est généralement moins dû à l'émoji qu'au fait que l'information première soit véhiculée par SMS – comme *Je te quitte*, qui fait qu'on peut donc répondre par l'émoji que l'on veut: clin d'œil, cri façon Munch, émoji perplexe, champagne. Il n'y a aucune question ou donnée à laquelle on ne puisse répondre par émojis, même la plus philosophique (*Dieu existe-t-il? L'existentialisme est-il un humanisme? Sommes-nous fondamentalement libres?*). La réponse sera davantage une réaction instinctive, concise, une fulgurance qu'un raisonnement développé, mais elle permettra de clore le sujet – ce qui est le principal. »

Charly Delwart est né à Bruxelles en 1975. Écrivain et scénariste, il a publié quatre romans aux Éditions du Seuil, dans la collection « Fiction & Cie »: *Circuit* (2007), *L'Homme de profil même de face* (2010), *Citoyen Park* (2012) et *Chut* (2015). Après *Databiographie* (Flammarion, 2019) et *Le Grand Léopard* (Flammarion, 2021), il revient à cette forme originale du livre à questions dans *Que ferais-je à ma place?*

Le livre...

On se demande souvent ce que l'on ferait à la place de l'autre. Mais à cette question, il est impossible de répondre tant chacun a sa façon de vivre et de penser. Pour Charly Delwart, la question qui se pose serait plutôt : « Que ferais-je à ma place ? » Car même de situations anodines – répondre à un SMS, aller aux urgences, lire la presse, entrevoir le tatouage d'une personne dans le métro – surgissent des questions fondamentales : ne communiquerai-je à terme plus qu'en émojis ? Que suis-je prêt à faire pour ma survie ? Serai-je un jour un lanceur d'alerte ? De nombreuses options s'offrent sans cesse à nous, comme si l'existence était un questionnaire à choix multiple. Ces questions, Charly Delwart en capture soixante-dix et, avec beaucoup d'esprit et d'humour, il les observe, les déplie, étudie leurs détails et leurs ramifications possibles avec, en filigrane, une question qui nous relie tous : comment mener la seule existence qu'on a ?

Que ferais-je à ma place ?

135x210, 208 pages, 20 €

ISBN : 9782080429148 Parution le 30 août 2023





Extrait...

« J'ai vu pour la première fois cet automne les feuilles tomber les unes après les autres dans le jardin du Luxembourg. Partout autour de moi la mort prenait son temps pour les arracher une à une des branches et les jeter à terre. L'œil trop pressé, distrait par l'engrenage des secondes, n'y voyait rien. Un jour les feuilles jonchaient le sol et on disait "l'automne est en avance cette année". On ramassait un marron pour se protéger des rhumatismes, il était doux sous la paume, un morceau d'enfance dans la poche.

Le temps s'est embrasé il y a quinze ans lorsque le train de sept heures est passé sur le corps de ma mère. Pour ne rien savoir de sa mort, je traversais l'existence au passé. Le bruit de mes pas sur le gravier des souvenirs recouvrait la possibilité du présent. Parfois, je m'arrêtais devant une statue, je lui demandais si elle avait vu passer un petit garçon insouciant – ce n'est pas vrai, je ne l'ai jamais été – et cette statue était souvent le buste de Stefan Zweig. Il n'avait aucune mémoire de cet enfant et lui-même, je l'enviais pour ça, avait préféré l'exil et la mort à la rumeur du monde. »

Hugo Lindenberg est né en 1978. Son premier roman, *Un jour ce sera vide* (Christian Bourgois éditeur, 2020, prix du Livre Inter 2021) a connu un incroyable succès. *La nuit imaginaire* est son deuxième roman.

Le livre...

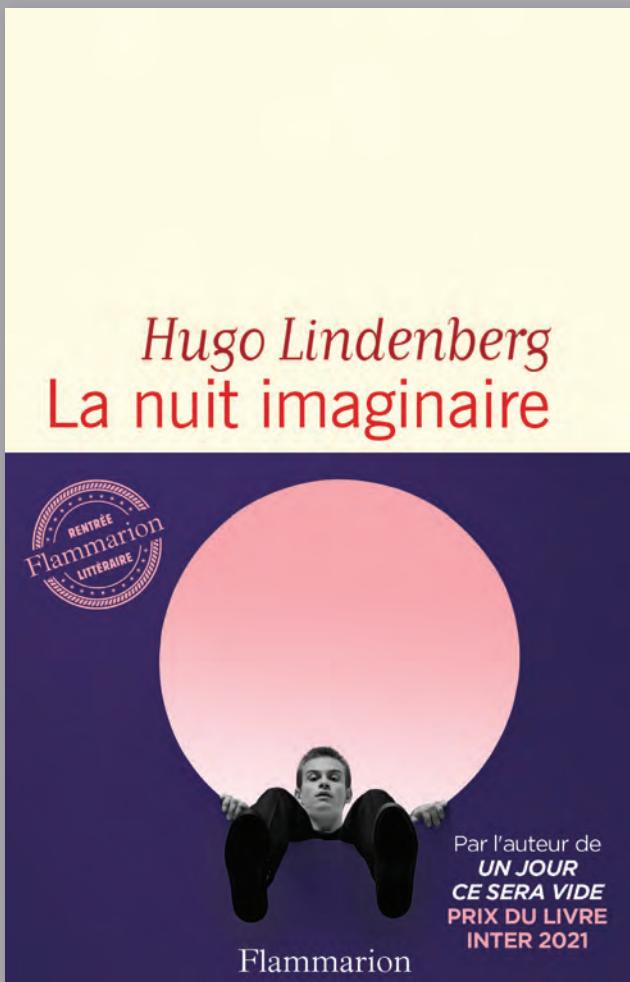
« L'automne. J'y décelais une invitation inédite à remettre à l'heure les aiguilles de mon présent. Après l'hiver, plus rien ne serait jamais figé. »
Un jeune étudiant sans véritables attaches, plus enclin à rêver sa vie qu'à la vivre, se prend la réalité de plein fouet quand sa tante lui révèle les circonstances précises du suicide de sa mère un matin de septembre sur les rails de la gare de Lyon. Il avait six ans alors. Cette annonce l'expulse de son quotidien immobile et l'ébranle : mais vers où aller ? Que faire d'une vérité pareille ? Chercher à la comprendre en rencontrant quelques vieux amis qui ont connu sa mère à l'époque ? Chercher à s'en éloigner en franchissant une frontière, celle de la boîte du Hangar, où les fantômes de garçons s'assouissent enfin loin et tard dans la nuit ?

Tout est soudain possible ou nécessaire dans ce Paris qu'il traverse comme on traverse le passé. Il est peut-être temps de quitter les nuits imaginaires et d'avoir le courage de se jeter « pour la beauté du geste, la tête la première dans le grand bain ».

La nuit imaginaire

135x210, 224 pages, 21 €

ISBN : 9782080427595 Parution le 23 août 2023





Extrait...

« À Cagliari, il fait toujours beau et il fait toujours chaud, du moins quand les Signorelli y viennent. Une main sur la rampe de l'échelle métallique qui descend de l'avion, l'autre agrippée à celle de Beppe, Suzanne prend enfin plaisir à cette chaleur qui accable l'Europe. Rien à faire, elle s'inquiète moins du dérèglement climatique dans des endroits où il fait toujours beau et toujours un peu trop chaud. Moins en tout cas que dans cette Angleterre laissée ce matin derrière eux. Son mari et ses fils n'ont ni chaud ni froid: les Signorelli n'aiment pas s'inquiéter pour les choses qu'ils ne peuvent contrôler. L'état civil de Suzanne, comme son compte en banque, ont beau certifier qu'elle est une Signorelli depuis son mariage avec Paolo, elle s'inquiète, elle, pour à peu près tout. Marta, la belle-mère de Suzanne, répète que c'est fini, qu'il y a trop de monde, qu'elle ne viendra plus après le 31 mai, elle n'y résiste pas et revient chaque année. Trop tard pour recréer ailleurs, d'un claquement de ses doigts légèrement arthritiques, la vie sociale qu'elle a depuis quarante ans patiemment construite sur cette portion de côte sarde – à défaut de voir éclore le projet pétrolier de son mari mégalomane. »

Agnès Mathieu-Daudé est née en 1975. Elle a publié aux Éditions Gallimard *Un marin chilien* (2016), prix Révélation de la Société des gens de lettres, *L'Ombre sur la lune* (2017) et *La ligne Wallace* aux Éditions Flammarion (2021). Elle écrit également des livres pour enfants à L'École des loisirs.

Le livre...

● C'est sans entrain que Suzanne, avec mari et enfants, pose ses valises pour quelques semaines de vacances dans la maison de sa belle-famille, en Sardaigne. En épousant l'héritier Signorelli, elle a voulu laisser derrière elle une enfance ordinaire passée dans le sud de la France. Mais ce qu'elle voyait comme une délivrance s'est mué ces derniers temps en emprisonnement : la plage privatisée de la côte sarde ne lui fait guère plus envie que celle de Palavas-les-Flots où elle s'est tant ennuyée. Et le vague sentiment de dégoût que lui inspiraient les Signorelli prend une ampleur nouvelle quand elle découvre la vérité sur cette côte vendue pour des essais militaires, les convoitises liées au pétrole non loin de là et la responsabilité déjà ancienne de sa belle-famille – de son mari et de ses enfants, bientôt? – dans cette dégradation. Les Signorelli contribuent à faire tourner ce monde à l'envers tout en dépliant joyeusement leur serviette sur cette plage plus inégalitaire que jamais et menacée par la catastrophe écologique. Ne serait-ce pas eux, plutôt que les dizaines de vendeurs ambulants, les véritables marchands de cette plage?

En mettant en scène une famille d'industriels italiens dont l'histoire embrasse si bien le xx^e siècle qu'elle finit par se confondre avec celle du capitalisme, Agnès Mathieu-Daudé livre un roman aussi précis que féroce sur la façon dont les intérêts personnels non seulement ne participent plus à l'intérêt général, mais finissent par se retourner contre ceux-là mêmes qui croient les suivre.

Marchands de sable

145x220, 336 pages, 22 €

ISBN : 9782080411693 Parution le 30 août 2023



Agnès Mathieu-Daudé Marchands de sable



Flammarion



Extrait...

« Laetitia avait rarement très envie, le matin. Son sommeil était lourd et pénétré de rêves obscurs qui collaient à ses yeux quand elle ouvrait les paupières. Pourtant, chaque matin, quand Bertrand posait la main sur elle, quand elle sentait son érection contre sa cuisse, elle lui souriait, et puis elle se laissait faire.

Ce geste ne disait rien du désir de Bertrand, dont elle ne savait pas grand-chose, mais il parlait du jeune homme consciencieux qu'il était, de ceux qui avaient bien noté que, depuis quelques années, les experts identifiaient le rapport matinier, en ce qu'il rompait la chasteté de la nuit, comme le meilleur pour le métabolisme. Laetitia savait que son amoureux mettait un point d'honneur à suivre les recommandations officielles et qu'il baisait donc équilibré, ne s'autorisant que peu d'écarts. Les mêmes experts avaient pourtant longtemps martelé, au contraire, que le rapport vespéral comptait davantage, aussi ce changement d'orientation avait-il été perçu comme une petite révolution. Bertrand, bien entendu, s'était exécuté tout de suite. »

Juliette Oury est née en 1989 en région parisienne, où elle a grandi.
Dès que sa bouche fut pleine est son premier roman.

Le livre...

● Imaginons un monde dans lequel les rapports que nous entretenons au sexe et à la nourriture seraient inversés, où nous partagerions le lit de nos amis plutôt qu'un repas le vendredi soir, et où les cafés entre collègues seraient remplacés par des caresses rapidement échangées au détour d'un couloir. Dans ce monde, faire l'amour est l'histoire de tous, tandis que manger est une affaire de l'intime, d'amants, qu'il faut taire et qui fait rougir. Un fait divers, entendu un matin à la radio, réveille en Laetitia un appétit profondément enfoui : la brigade des mets a interpellé une femme, âgée de 75 ans, en possession d'un chargement massif de matériel de cuisine et de dégustation. Quelques jours plus tard, c'est en tremblant que Laetitia se dirige vers le rayon pommes du Pornoprix...

Véritable expérience de lecture, *Dès que sa bouche fut pleine* est aussi un premier roman initiatique, celui d'une jeune femme entraînée malgré elle par son désir, un désir défendu qu'elle va transformer en une force intime capable de la protéger contre toutes les formes d'aliénation. D'ailleurs, le désir et l'appétit sont-ils vraiment si différents ?

Dès que sa bouche fut pleine

135x210, 272 pages, 19€

ISBN : 9782080429803 Parution le 23 août 2023





Extrait...

« Dans quinze minutes, Paul serait en train de boire son café noir et sans sucre dans sa cuisine, debout comme au comptoir, lorgnant de l'œil droit son téléphone portable posé sur le plan de travail, où il ferait défiler les e-mails et les messages de la prof qui l'avait contacté, depuis plusieurs mois déjà, dans ce lycée de banlieue dont il avait oublié le nom, à Bondy. La ligne 5 jusqu'au bout, puis le tramway, c'est ce qu'elle a écrit, Le tramway pas les bus, arrêt Pont de Bondy, et elle avait joint à son message un petit dessin griffonné, sans doute recopié à partir d'une carte obtenue sur internet, dessin qu'elle avait pris en photo pour lui envoyer et accompagné de quelques explications. Les mots « traverser la nationale » et « passer sous l'autoroute » avaient retenu son attention. Devait-il s'inquiéter ?

De Bondy, du 93 et de la banlieue en général, Paul ne connaissait que ce qu'on en dit aux informations. Vénissieux à Lyon, les Baumettes à Marseille, les 4 000 ou la Grande Borne n'étaient pour lui que l'équivalent de territoires légendaires, de terres sauvages et inconnues dans lesquelles il n'avait aucune raison de mettre un jour les pieds.

Paul n'est pas un aventurier. C'est même à peu près tout le contraire. Paul est écrivain. Poète. »

Thomas B. Reverdy est né en 1974. Il est l'auteur de sept romans, parmi lesquels *La Montée des eaux* (Seuil, 2003) et, aux Éditions Flammarion, *Les Évaporés* (prix Joseph-Kessel 2014), *Il était une ville* (prix des Libraires 2016), *L'Hiver du mécontentement* (prix Interallié 2018) et *Climax* (2021).

Le livre...

Il est 7 h 30, sur le pont de Bondy, au-dessus du canal. C'est un de ces lundis de janvier où l'on s'attend à ce qu'il neige, même si ce n'est plus arrivé depuis très longtemps. Sous l'autoroute A3 qui enjambe le paysage, un carrefour monstrueux, tentaculaire, sera bientôt le théâtre d'une altercation dont les conséquences vont enfler comme un orage, jusqu'à devenir une émeute capable de tout renverser. Nous la voyons grossir tout au long de cette journée fatidique depuis le cœur aveugle de son maelström, le lycée où nous suivons, au fil des cours et des récréations, la vie et le destin de Mo et de Sara, de leurs amis mais aussi de Candice, la prof de théâtre, de ses collègues et de Paul, l'écrivain qu'elle a fait venir pour un atelier d'écriture.

Une journée d'un lycée de banlieue écrite comme une tragédie dont le chœur de personnages fait écho aux maux de notre société.

Le grand secours

145x220, 310 pages, 22 €

ISBN : 9782080425928 Parution le 23 août 2023



Thomas B. Reverdy Le grand secours



Flammarion



Extrait...

« La Perruque était toute petite, maigre comme un portemanteau et ridée à tel point que, au moindre mouvement, elle semblait interrompre un inexorable processus de momification. Elle vivait seule au bout de la rue, dans un ensemble d'immeubles sur trois étages que l'on retrouvait dans tout le quartier et qui se voyait parfois interrompu par quelque terrain vague sinistre. Ces brèches donnaient au pavé un air de gencive malade, comme si d'énormes dents avaient été arrachées de-ci de-là sans aucune logique, ne laissant à la place qu'une infection incurable et un vide grumeleux. De même que le postiche de la Perruque lui avait donné son surnom, c'était le déclencheur de sa méchanceté, qu'il valait mieux ne pas attiser. Elle aurait dû me faire peur mais son allure m'attendrissait, la ligne irrégulière et tremblotante de son trait autour des yeux et son rouge à lèvres mal étalé me rappelaient mon propre maquillage clandestin d'alors, que j'appliquais à toute vitesse dans la salle de bains de ma grand-mère, avec l'habileté d'une gamine de cinq ans pas spécialement douée pour les coups de pinceau. Mes premiers pas en tant que travestie furent ceux d'une transformiste d'un mètre vingt imitant une vieille dame sorcière et chiffonnière qui sentait la morgue. »

Alana S. Portero est née à Madrid en 1978 au sein d'une famille ouvrière. Dramaturge, elle écrit aussi dans de nombreuses revues sur le féminisme, l'activisme LGBT et l'expérience des femmes trans. *La Mauvaise Habitude*, dont les droits ont été cédés dans 11 pays, est son premier roman.

Le livre.

● Jeune fille coincée dans un corps de garçon qu'elle ne sait habiter, l'héroïne de *La Mauvaise Habitude* retrace son parcours, de son enfance dans les années 1980, où elle grandit dans une famille de la classe ouvrière de San Blas, un quartier populaire madrilène dévasté par la drogue, à ses nuits clandestines au cœur du Madrid des années 1990. Telles la Margarita, diva fanée qui hante le quartier, la fière *Moraíta* à la sauvagerie de chimère, ou la Cartier, toujours parée de ses rutilants bijoux de pacotille, nymphes triomphantes et anges déçus l'accompagnent dans son odyssée personnelle. Une odyssée envers et contre l'asphyxie des faux-semblants, la lâcheté et la violence qui la guettent à chaque pas, pour apprendre à exister en habitant sa propre légende et marcher la tête haute.

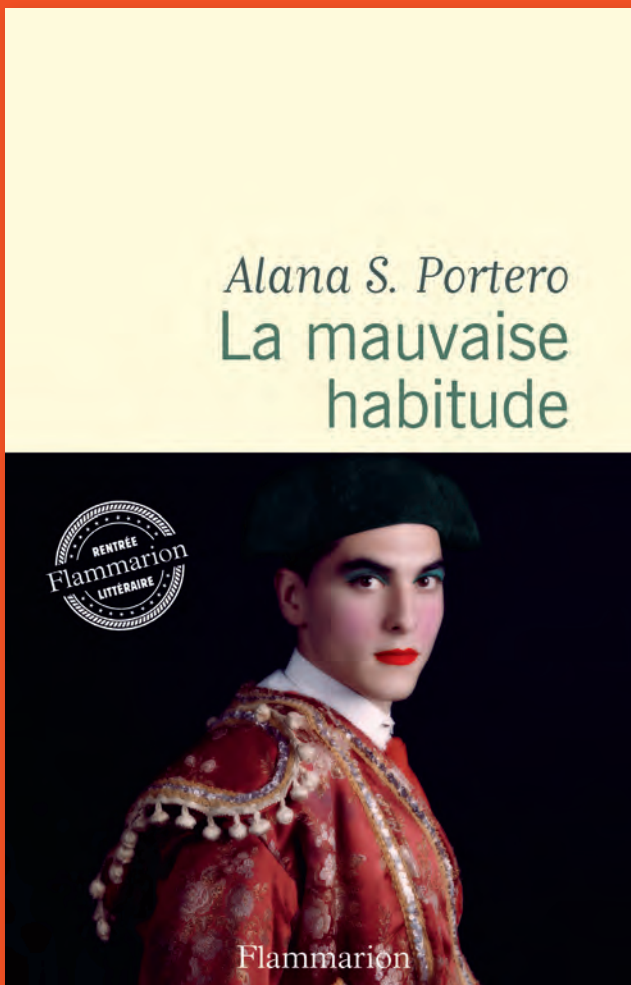
● À travers ce premier roman cru et féroce, drôle et émouvant, la voix lumineuse et vibrante de la narratrice d'Alana S. Portero nous entraîne dans une sublime quête d'identité attelée à l'espoir de pouvoir enfin devenir soi.

Traduit de l'espagnol par Margot Nguyen Béraud

La mauvaise habitude

135x210, 272 pages, 22 €

ISBN : 9782080428431 Parution le 23 août 2023





Extrait...

« Joëlle Kauffmann, février 1988: “La nuit avant qu’il ne parte, nous nous sommes disputés sur des détails. En réalité, j’étais furieuse de son départ et je n’ai pas su le lui dire.”

À 17 h 40, le long-courrier en provenance de Paris se pose à l’aéroport de Khaldé. Les deux Français débarquent en pleine zone de tempête. Obus, roquettes, rafales de kalachnikovs, difficile de savoir qui tire et qui riposte entre factions pro-syriennes et partisans d’Arafat. C’est quelque part sur cette route que se perd la trace de Michel Seurat et de Jean-Paul Kauffmann.

Ma mère compose le numéro de Christian Casteran et vient aux nouvelles. Ainsi, personne ne l’a prévenue ? Ignorait-elle que son mari, débarqué la veille à l’aéroport de Beyrouth, n’avait jamais rejoint son hôtel de Hamra Street ?

Instant sismique, où les choses de la vie semblent quitter leur cadre de perception ordinaire. La rupture avec la minute d’avant est telle, la commotion si violente que l’être en ressort scindé, comme étranger à lui-même.

Plus tard, ma mère étouffe dans le rôle d’épouse tenue au silence, suspendue aux consignes elliptiques de fonctionnaires qui la prennent de haut. Elle s’apprête à adopter une posture moins accommodante. »

Grégoire Kauffmann est enseignant à Sciences Po Paris. Il est aussi historien, spécialiste des XIX^e et XX^e siècles. Il a publié notamment *Édouard Drumont* (2008, prix du Sénat du livre d’histoire) et récemment *Hôtel de Bretagne* (2019).

Le livre...

Le 22 mai 1985, le journaliste Jean-Paul Kauffmann et le chercheur Michel Seurat disparaissent peu après leur atterrissage à Beyrouth. La nouvelle de l'enlèvement est finalement rendue publique quatre jours plus tard. Tenue à l'écart des informations, son épouse, Joëlle Brunerie-Kauffmann, se lance dans un combat effréné pour libérer son mari. Elle est bientôt soutenue par un collectif qui rayonnera dans toute la France. L'auteur, fils de Jean-Paul Kauffmann et historien, retrace ce temps fort de la France des années quatre-vingt, à l'apogée de la gauche mitterrandienne, tout en y mêlant ses souvenirs d'enfant qui a vécu ce drame de l'intérieur.

L'enlèvement

Une histoire intime de l'affaire des otages français au Liban par le fils de Jean-Paul Kauffmann

145x220, 360 pages, 22,90 €

ISBN : 9782080206145 Parution le 13 septembre 2023



Cézanne

135x210, 240 pages, 21 €

ISBN : 9782080421357 Parution le 13 septembre 2023



Le livre

- « *Des toits rouges sur la mer bleue.*
- Les mots sont de Cézanne, dans une lettre écrite à l'ami Pissarro le 2 juillet 1876 ; Cézanne est à l'Estaque, il a trente-sept ans et il peint.
- L'Estaque, le corps des pays, les étés, les saisons, le rouge inépuisable, sa brûlure, et la peinture à l'épicentre du séisme vital.
- La vie de Paul Cézanne serait un long, lent et sûr séisme peinturier.
- Je ne raconterai pas la vie de Cézanne, je ne ferai pas le tour de sa peinture, je ne suis ni biographe ni spécialiste. Je prends des chemins buissonniers, je flaire, je palpe, je tâte. Je rumine des moments, le matin du mariage de Paul Cézanne, le jour de la mort de sa mère, ses dernières heures à l'atelier des Lauves, un soir d'été à Auvers-sur-Oise en août 1873 ou quelques heures immobiles, au creux d'un après-midi de novembre 1874. Le père de Cézanne, sa mère, sa femme, Hortense, et le jardinier Vallier ou le docteur Gachet tournent avec moi autour du corps du peintre au travail, autour de ses gestes, de sa démesure, de son ardeur.
- Il sera question d'une échelle et d'un atelier fendu, il sera question de lumière, d'amitié, de sous-bois, de Flaubert et de Zola, d'oreilles et de pommes, de solitude, d'Aix et de Paris, de Paris et d'Aix, de pantoufles et de confiance.
- Il sera question de silence. »

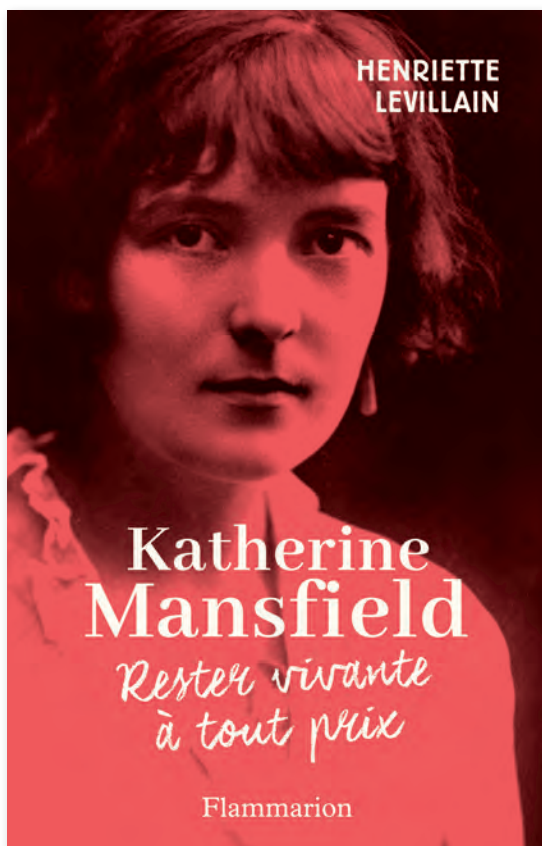
Marie-Hélène Lafon est née dans le Cantal en 1962. Elle vit et travaille à Paris. Romancière et nouvelliste, elle a notamment publié chez Buchet-Chastel *Les Derniers Indiens* (2008), *L'Annonce* (2009), *Joseph* (2014) et *Les Sources* (2023). Elle a obtenu le prix Renaudot des lycéens 2001 pour *Le Soir du chien*, le prix Goncourt de la nouvelle 2016 pour *Histoires* et le prix Renaudot 2020 pour *Histoire du fils*.

Katherine Mansfield

Rester vivante à tout prix

135x210, 240 pages, 19€

ISBN : 9782080431202 Parution le 13 septembre 2023



- Le livre...**
- Katherine Mansfield (née Beauchamp) est née en 1888 à Wellington (Nouvelle-Zélande). Elle est morte de la tuberculose en 1923 à Avon, près de Fontainebleau. Elle avait à peine trente-quatre ans. Mansfield, par instinct et par goût, n'a écrit que des nouvelles. Faut de traces de son « campement » sur terre et en raison de beaucoup de malentendus, celle dont Virginia Woolf avouait n'avoir été « jalouse que d'un écrivain, Katherine Mansfield », est tombée dans la fosse commune de l'oubli.
 - L'écriture fut son unique ligne de force. Dans le Midi de la France, où elle passe ses derniers hivers dans la souffrance et la solitude, elle écrit ses plus belles nouvelles. Elle cherche le mot juste, la perfection mélodique. Elle s'y épuise. Mais elle découvre enfin l'euphorie.
 - Henriette Levillain retrace avec talent la vie et l'œuvre de cette femme sensuelle, musicienne, éprise de nature et de liberté, injustement éclipsée par Virginia Woolf.



Henriette Levillain est professeure émérite à Paris-Sorbonne. Autrice de nombreux ouvrages et articles, parmi lesquels *Saint-John Perse* (Fayard, 2013, Grand Prix de la biographie littéraire de l'Académie française), elle a plus récemment publié *Yourcenar, carte d'identité* (Fayard, 2016) ainsi que *Virginia Woolf, carte d'identité* (Fayard, 2021).



Extrait...

« L'escouade d'élite de Défenseurs chargée d'aller chercher la Vieille Carne dirait plus tard, s'exprimant sous couvert d'anonymat, qu'ils avaient trouvé le Père de la Nation allongé sur un canapé, entouré des portraits les plus splendides de ses jours de gloire, lui-même encore plus splendide, si bien qu'ils durent rassembler tout leur courage pour ne pas se prosterner et chanter ses louanges. Ils dirent qu'il buvait du thé anglais et mangeait des scones et écoutait la Voix du Jidada comme il le faisait tous les soirs. Il était dans un tel état de quiétude bouddhique que les Défenseurs n'eurent pas le courage de l'interrompre, et attendirent très respectueusement sur le seuil qu'il ait fini de boire son thé.

Les Défenseurs reconnurent que toute l'opération avait un sale goût de péché et que même s'ils avaient pris le temps de la préparer, quand le moment crucial arriva, tholukuthi ils furent mal à l'aise. Les chiens ne cessaient de présenter des excuses tandis qu'ils rassemblaient la Première Famille et l'emmenaient sous bonne garde, et tout ce temps ils évitaient le regard tranchant du Père de la Nation qui menaçait de les éventrer et de déchirer leurs boyaux, leur foie et leur cœur. Que même dans ces circonstances, tholukuthi il paraissait si régalien, si né pour régner, trop beau pour être intimidé, trop beau pour être détrôné, et trop beau pour mourir. »

NoViolet Bulawayo a grandi à Bulawayo, au Zimbabwe, avant de s'installer aux États-Unis. *Glory*, dont les droits ont été cédés dans 12 pays, a été finaliste du Booker Prize, tout comme son premier roman.

Le livre...

Il y a longtemps, dans un pays de cocagne pas si lointain, les *animals* vivaient heureux. Puis vinrent les colonisateurs. Après de longues années de domination, une guerre de Libération sanglante rendit l'espoir aux citoyens. Elle leur apporta un nouveau dirigeant, un cheval tyrannique – la Vieille Carne – qui commandait au soleil et gouverna, gouverna et gouverna encore, avec l'aide d'un cercle d'Élus, d'un groupe de cruels Défenseurs et, quand il fut vieux, de sa jeune épouse bien-aimée, l'ambitieuse ânesse Merveilleuse.

Mais même les sots de ce monde savent qu'il n'y a de nuit si longue qui ne s'achève par une aube. Et elle s'acheva pour la Vieille Carne un jour où elle prenait son thé Earl Grey en écoutant son émission de radio préférée. Une fois de plus, les *animals* retrouvèrent l'espoir.

Glory raconte l'histoire d'un pays pris dans un cycle vieux comme le monde. Et pourtant, tout en révélant les artifices nécessaires pour maintenir l'illusion d'un pouvoir absolu, cette satire mordante nous rappelle que l'Histoire peut basculer en un clin d'œil : il suffit du retour d'exil d'une fille depuis longtemps disparue, d'élections libres, justes et crédibles, d'un vent changeant – même d'une simple balle.

Traduit de l'anglais (Zimbabwe) par Claro

Glory

145x220, 464 pages, 23,90 € e

ISBN : 9782080415400 Parution le 23 août 2023

Rentrée Littéraire
autrement

